

toujours pour toi l'idéal du bonheur consistera plus dans la simplicité des rapports, dans une bonne et sincère amitié que dans les honneurs d'une position élevée, dans l'éclat des lumières et l'étalage du luxe. Fais briller à mes yeux ravis, à côté de l'importunité de certains parasites, de certains admirateurs plus passionnés que spirituels, les détails gracieux d'une toilette élégante, mais toujours conforme aux saintes règles de la simplicité chrétienne. Emmène-moi surtout, à tes heures de lassitude morale au pied de l'autel où tu vas déposer, avec le trésor journalier de la lutte, le parfum de ton ardente prière. J'y veux m'agenouiller aussi. N'ai-je pas, comme toi, des larmes à faire essuyer, des combats, des consolations à demander au Suprême Confident ? Qui, mieux que Lui, peut combler les vides d'un cœur où le funèbre glas de la séparation a sonné, d'une âme qui n'a pas encore trouvé de sœur, ni d'écho ?

Autour de moi, à la vérité, vient se grouper, bouquet charmant, un essaim de jeunes filles avec lesquelles j'ai grandi. Toutes me sont supérieures sous une infinité de rapports, mais aucune d'elles ne saurait me rappeler les amies que l'absence—cette autre mort—a enlevées à mon amour. Je sens, vois-tu, chère Amélie, qu'une condition essentielle manque à l'intimité de nos relations : cette sympathie mutuelle qui attire deux âmes l'une vers l'autre et cette confiance impossible à donner à qui n'a ni nos idées, ni nos sentiments.

D'ailleurs, j'ai toujours eu pour principe que le cœur doit mesurer son hospitalité, non pas sur son volume, mais sur une prudence inspirée par son affection même, afin que les personnes qui y sont admises ne souffrent pas d'un contact excessivement désagréable parfois entre habitants de la même demeure. A mon avis, rien de ridicule comme ces gens qui, à la mention d'un nom quelconque, s'écrient invariablement : Ah ! celui-ci a une large place dans mon cœur ! celle-là a une part distinguée de mes affections ! N'est-ce pas tenté de demander alors à ces amoureux trop faciles : mon ami, y a-t-il des portes et des fenêtres à votre cœur ? Il serait bon de le savoir pour pouvoir se placer auprès d'une bienfaisante ouverture, à l'heure où l'agglomération de nos hôtes aura rendu l'atmosphère suffocante. Nécessairement, je le présume, ces réceptacles généraux de l'amour ont aussi plusieurs étages. Si, pour ma part, on m'y destine les mansardes, je n'y veux monter qu'après m'être munie de ces microscopiques, mais solides échelles de soie si secouables au moment où un incendie redouté se sera allumé au coin de ces foyers brûlants.

Une grande nouvelle maintenant, chère Amélie. Je te la donne en cent, en mille, comme dirait feu-Mme de Sévigné. Après avoir, pendant un quart de siècle, promené ses rêveurs espoirs sur les rivages arides de l'attente, Mademoiselle Dutier, si célèbre elle-même dans les annales de la configuration sentimentale, a vu enfin aborder au quai toujours pavé de ses prétentions, le bateau de l'Hyman. Il était monté par Monsieur Etienne Cruchon, jeune notaire de Québec, et qui fait honneur à son nom. Venu ici dans la seule et belle intention de profiter, auprès de la respectable Angélique, des leçons de son expérience, l'imprudent en question a fini—Dieu sait comment—par mordre aux perfides amorces de l'habile et patiente pêcheuse, et déjà il voit passer les nuages du regret sur le ciel de son prochain mariage. Déjà il a constaté que sa fiancée n'a pas la volonté aussi flexible que le cou et que son humeur, si douce, si égal de prime abord, peut, dans l'intimité, donner un avant goût du purgatoire. Qu'il se console cependant en songeant que son adorée n'aura de moins qu'une dent contre lui : les autres ayant été emportées, avec la majeure partie de ses cheveux, par le torrent impétueux des années. Puis, que de la ville où s'éteignent ses derniers rêves, les derniers chants d'une liberté perdue, la victime écoute la voix suppliante du bourreau lui criant, en ce moment, sans doute pour entrer dans l'esprit du temps :

“ Ah ! descendez, ne tardez pas.”

A la vue de cette rose jaune cueillie à l'automne, par un antiquaire, dans le jardin des prétentions, seras-tu maintenant étonnée d'apprendre, chère amie, qu'à l'égard de ton imparfaite Marguerite, le proverbe : il n'est pas de si chétif fagot qui ne trouve son lien, vient de recevoir aussi son application ?

Mon admirateur, à moi, était, il y a trois jours encore, un avocat des Trois-Rivières, à l'œil noir, à la désinvolture élégante, à la chevelure longue et artistement frisée. Malheureusement, monsieur Elie Frénoil n'a défendu jusqu'à présent que la cause facile de la bouteille, de sorte que le moment venu de plaider la sienne, il n'a pu trouver d'arguments suffisants. Force lui est donc de s'intituler prophète dans un autre pays. Quant à moi, qui n'ai pour tout partage que ma dignité et qui crains toujours de la compromettre, je décline l'honneur de prendre place, à ses côtés, dans le chariot embrasé de l'amour, généreusement mis à ma disposition par le voyage de la terre au ciel, et, sans verser une larme, sans pousser un seul soupir, de ma voix de soprano, je m'écrie : à d'autres Dalilas le soin de couper cette crinière ondoyante comme celle du roi de la

forêt ! à d'autres la prose du mariage ! Je veux garder longtemps encore la poésie de mes fraîches illusions, de mon insouciant bonheur, de ma douce indépendance.

Le soupire éconduit se consolera facilement, je l'espère, de mes justes refus—les sentiments les plus apparemment sincères ont, chez ces pauvres hommes, un caractère si prononcé de mobilité !—Qui sait même si, à l'heure actuelle, je jeune Frénoil ne boit pas à la santé d'une nouvelle Dulcinée ? si, de son gosier toujours soigneusement humecté ne s'échappent pas en ce moment, à l'adresse d'une autre, les mots suivants de la chansonnette qu'avec tant d'emphase et de confiant espoir, il faisait récemment résonner à mes oreilles fatiguées :

“ Soyez, soyez mon ange gardien !”

Tout ce dont je suis sûre, Amélie, c'est que le soir où un “ non ” formel était résolument apposé au bas de la demande officielle du prétendant altéré, je donnais un baiser de plus à mon gentil épagnole et qu'avec un redoublement de tendresse, je promenais ma main caressante dans la soyeuse et blanche fourrure de ma chatte favorite.

A propos, il me reste à te parler, amie, d'un événement assez intime d'ordinaire, mais qui, ici, prend toujours les proportions d'une véritable fête : la naissance d'un bijou de chat. Formant, chose inouïe jusqu'à présent dans les annales, la quatrième génération vivante de notre race féline, le nouvel arrivé a été accueilli par la mère, l'aïeule et la bis-aïeule avec des transports qui prouvent que sur sa tête repose l'espoir d'une antique et noble famille. Pendant que l'amour veille sur son berceau, que l'admiration l'entoure, je cherche un nom assez beau pour s'allier à l'aristocratique distinction de ce sémillant quadrupède. Voudrais-tu bien venir en aide à mon embarras en me prêtant le bienveillant concours de tes propres investigations dans le catalogue des jolies dénominations ? Ton gentil filleul se montrera digne de ton intérêt : et fera patte de velours en attendant ta visite pour faire patte sur ve'ours.

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre.)

BULLETIN POLITIQUE

Le président des Etats-Unis, M. Arthur, est en train de changer le personnel des ministres choisis par son prédécesseur M. Garfield. M. Jones, le maître des postes, est parti, ainsi que M. Blaine, l'homme le plus considérable du cabinet Garfield. Nous ne voulons pas dire que c'est un homme éminent. Il faisait plus de bruit que de vrai besogne au dire des journaux américains. Le pays a profondément déploré la mort du président, dit l'un d'eux, mais on peut affirmer qu'il ne versera pas de larmes amères sur la retraite du ministre. M. Blaine, dans le court espace de temps qu'il a dirigé les affaires du pays, a déjà beaucoup fait pour créer partout des défiances envers les Etats-Unis : nul ne peut dire ce qui serait arrivé s'il avait suivi les mêmes errements pendant les quatre années pour lesquelles, suivant les prévisions normales, il devait occuper le pouvoir ; mais au train dont il menait les choses, il y a de grandes probabilités qu'il aurait entraîné le pays dans des embarras inextricables ; il avait déjà rendu sous plus d'un rapport la politique des Etats-Unis ridicule ; il n'avait plus beaucoup à faire pour la rendre suspecte et, un pas de plus, désastreuse. M. Blaine est assurément un homme de grands talents ; un orateur éminent et un politicien habile ;—mais un politicien, toujours un politicien et rien qu'un politicien ; or, d'un politicien à un homme d'état, et surtout à un diplomate, il y a loin. Une politique de casse-cou n'a que des inconvénients relatifs dans les affaires intérieures, mais elle en a d'irréparables dans la conduite des affaires étrangères ; or, M. Blaine est un politicien de l'ordre des casse-cous, et à ce titre il pourrait être, peut-être même serait-il possible dans toutes les hautes fonctions de l'Etat, mais il y en a une qu'il n'aurait jamais dû aborder, et c'est précisément celle de secrétaire d'Etat, ou, en d'autres termes, ministre des affaires étrangères.

D'après le Times de New-York, la tradition des Etats-Unis est l'abstention de toute intrusion agressive dans les affaires des autres pays ; cette politique nous a réussi. Elle nous a fait des amis dans le monde entier. Il serait aisé de rappeler des actes récents démontrant le désir de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et de la Russie, d'être considérées comme de chaudes amies des Etats-Unis. Il n'y a pas de pays sur le globe où nous avons des intérêts hostiles, permanents ou même temporaires. Notre position isolée, géographique et politiquement, est notre titre à l'amitié universelle du Vieux-Monde, tandis que nos voisins du Nouveau, de l'un et de l'autre côté, consentiront à ne pas nous avaler si nous consentons seulement à ne pas les avaler. Ce serait folie de négliger les avantages de cette position pour le simple plaisir de faire

plus de bruit dans le monde et de faire plus de poussière dans le champ de la diplomatie.

* * *

Le procès Guiteau se continue en dégénéralant de plus en plus en comédie, grâce à l'intempérance de langage du prisonnier, qu'il paraît impossible de faire taire, à moins de le bâillonner. Le procès roule toujours sur la question de savoir si Guiteau est fou. Les experts entendus en dernier lieu se sont prononcés contre cette hypothèse. Selon quelques témoins qui l'ont bien connu, Guiteau serait par-dessus tout animé de notoriété, et n'aurait pas obéi à d'autre mobile en assassinant le président des Etats-Unis. Les déclarations tendant à cette conclusion ont exaspéré l'accusé qui, pendant tout le temps de l'interrogatoire, s'est livré à des mouvements de colère irrépressibles. Nous rapportons ici les traits principaux de cette scène émouvante, dit le *Courrier des Etats-Unis*.

Aussitôt que Guiteau aperçoit M. Shaw, il s'écrie : “ Je n'ai pas vu M. Shaw depuis 1874. C'est un bon garçon ; j'ai tenu office avec lui pendant plusieurs mois. Je lui dois \$50 de loyer.”

Le témoin commence par raconter un épisode de la vie de l'accusé, qui ne fait pas honneur à sa délicatesse. Il rapporte qu'un jour Guiteau était occupé à polir une montre d'or, et qu'il lui dit qu'il allait “ arranger ” quelqu'un avec cela. L'accusé sortit et, quand il revint, il était rayonnant ; il avait, dit-il, “ tapé ” un juif de \$25 avec la montre. Le témoin lui demanda comment il avait fait ; il avait été, répondit-il, dans un bureau de prêt sur gages, avait donné à l'homme sa carte d'affaires, et lui avait demandé de lui avancer quelque argent sur sa montre. Le juif lui demanda combien il voulait :—\$25, répondit-il, et le juif lui allongea la somme. Le témoin lui dit : “ Vous devriez être honteux d'avoir fait cela. D'ailleurs, il saura bien vous retrouver, il a votre carte.” “ Pas si bête, dit Guiteau, je l'ai reprise.”

A la suite de cette narration, le dialogue suivant s'établit :

L'accusé.—Le fait est que la montre valait \$50 ; par conséquent, votre histoire n'est pas forte, Shaw.

L'attorney de district au témoin.—Le prisonnier ne vous a-t-il pas parlé d'un emprunt qu'il comptait faire au docteur McArthur ?

Le témoin.—Oui, il a parlé de \$100. Je lui ai conseillé de ne pas le faire et lui ai dit qu'il ne devrait pas emprunter de l'argent à ses amis à moins d'être sûr de pouvoir le leur rendre. “ Bah ! répondit-il, il me faut de l'argent, n'importe comment.”

L'attorney.—Le prisonnier n'a-t-il pas dit, en substance, qu'il voulait se faire connaître avant de mourir ?

Le témoin.—Oui.

M. Scoville objecte à la question et à la réponse.

Guiteau.—Je n'ai jamais dit cela, et ne l'ai jamais pensé.

L'attorney.—Relatez ce que vous avez pu entendre dire au prisonnier relativement à ses plans d'existence.

Guiteau.—Il ne sait rien de mes plans d'existence.

Le témoin.—Dès que je l'ai connu j'ai su qu'il était vaniteux, égoïste, et qu'il avait un grand désir de publicité.

Guiteau.—C'est faux ; j'ai vécu dans les meilleurs termes avec Shaw pendant six ou huit mois ; mais quand j'ai commencé à être en retard du paiement de mon loyer, il a commencé à dresser les oreilles. Il est très amoureux de l'argent. Il en a la réputation. Si vous lui devez \$10, il vous arrachera l'âme. Quand je lui ai dû \$50, il m'a regardé comme un affreux vaurien.

Le témoin.—Il m'a dit un jour qu'il ne mourrait pas sans s'être fait connaître.

Le prisonnier.—Je n'ai jamais dit cela.

Le témoin.—Je lui demandai ce qu'il voulait dire, et il me dit que s'il ne pouvait pas acquérir de la notoriété en bien, il en acquerrait en mal.

Le prisonnier.—C'est faux.

Le témoin.—Naturellement, je fus surpris, et je le poussai à s'expliquer. Il dit qu'il tuerait quelqu'un en évidence.

Le prisonnier.—C'est un mensonge. Je n'ai jamais rien dit ni pensé rien de pareil.

Le témoin.—Il a dit qu'il imiterait Wilkes Booth.

Le prisonnier.—Mensonge !

Le témoin.—Vous seriez pendu pour cela, ai-je dit. “ Soit ! a-t-il répondu ; c'est une question secondaire.” Je n'ai jamais poussé la conversation plus loin.

Le prisonnier.—Je n'ai rien connu de ce Shaw depuis huit ans ; mais quand il répète cette espèce de témoignage, je lui dis en face : Vous êtes un menteur, un vil, un sale menteur. Je n'ai jamais eu une pareille conversation avec vous de ma vie, et vous le savez bien. Vous prétendez aussi être un homme religieux. Cette histoire est un affreux mensonge depuis le commencement jusqu'à la fin, et vous êtes un vil menteur. Je le publierai à la face du monde et, quand vous retourneriez à New-York, tous vos amis vous montreraient au doigt.

L'attorney.—Avez-vous rapporté toute la conversation de ce jour-là ?

Le témoin.—Je pense que oui ; autant que je m'en souviens.